Zeitschrift: Revue de Théologie et de Philosophie
Herausgeber: Revue de Théologie et de Philosophie
Band: 14 (1926)

Artikel: L'unité du royaume de Dieu et la question doctrinale
Autor: Berthoud, Aloys
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-380121

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 05.12.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

L'UNITÉ DU ROYAUME DE DIEU ET LA QUESTION DOCTRINALE[1]

Nous sommes à une époque de fermentation extraordinaire, où ne manquent pas les symptômes encourageants. Malgré le déchaînement des égoïsmes individuels et nationaux, les luttes de classe, les rivalités de races, l'unification du globe s'effectue comme par une poussée intérieure et irrésistible. On dirait la vision des *os secs* (Ezéch. XXXVII, 9) qui commencent à s'agiter pour se rejoindre et reprendre vie. « L'Esprit souffle des quatre vents », semant au loin des germes de paix et de fraternité parmi les peuples, et visant à rassembler en un front unique les *membra disjecta* de la chrétienté.

« Locarno » sur le théâtre mondial, « Stockholm » sur le terrain religieux, la concentration des forces protestantes, partout à l'ordre du jour, la fédération de toutes les Eglises d'Orient et d'Occident (sauf Rome), — voilà autant de fruits de cette action providentielle, qui tend à hâter le jour où sera atteinte « l'unité de la foi et de la connaissance du Fils de Dieu », et où, selon sa promesse, il y aura « un seul troupeau, un seul Berger » (Jean x, 16).

(1) En adressant à la *Revue* le manuscrit de l'article qu'on va lire, M. Berthoud en a marqué lui-même la signification. « C'est, nous écrivait-il, une étude d'actualité, très personnelle, un peu comme une confession de foi, et ce sera, en quelque sorte, mon testament théologique. »

Nous sommes heureux de publier ces pages, qui sont « comme un raccourci des errements de la pensée chrétienne à travers les âges », et de permettre ainsi à l'un des doyens vénérés de la pensée théologique de la Suisse française d'exprimer sa conviction dernière, mûrie par un demi-siècle de réflexions. *(Réd.)*

On est loin encore de cet idéal. Parlant du congrès de Stockholm, auquel il a pris une part active, M. Elie Gounelle disait dans sa belle conférence de Genève (27 novembre 1925) : « On a médité ensemble des desseins de Dieu sur l'humanité, et on les a définis en un seul mot : le *Royaume de Dieu !* ». — Cette définition lapidaire, si authentiquement chrétienne, était de bon augure. — « Mais, a-t-il ajouté, il y a eu conflit entre la notion individualiste et la notion sociale du Royaume de Dieu. »

Ainsi, pour réussir dans ses pieux efforts de bonne entente et d'harmonie, le christianisme « pratique » réclame lui-même une certaine identité de vues doctrinales. C'est de toute évidence. La connaissance est une force, et la lumière un principe d'action. Quoique distinctes (ou plutôt *parce que*), la vie et la pensée ont besoin l'une de l'autre et ne sauraient se passer de leur concours réciproque. L'unité spirituelle des croyants, ou « communion des saints », est-elle réalisable sans un accord intime des convictions sur l'objet essentiel de la foi?

Le but de la présente étude serait d'opérer la synthèse des conceptions rivales, de manière à sauvegarder l'unité du plan divin, et, par là même, d'amener les croyants à une orientation plus convergente de leur pensée chrétienne : tâche assez délicate, qui ne peut être remplie que par un approfondissement de la vérité évangélique.

*
* *

La nature du Royaume fondé par le Christ ressort clairement de ses paraboles, telles que le levain, le semeur, l'ivraie et le bon grain. Mais il l'a exposée avec un relief plus saisissant encore dans l'entretien qu'il eut un jour avec les Pharisiens sur le sujet qui nous occupe (Luc XVII, 20-26). Il vaut donc la peine de s'y arrêter un instant, pour en recueillir les hautes leçons.

C'était fort probablement après la *Dédicace*, au mois de janvier de l'an 30, vers les débuts de ce séjour d'environ deux mois que Jésus fit en Pérée, et qui fut la dernière étape de son ministère public, la plus paisible et la plus heureuse à beaucoup d'égards. Menacé de mort à Jérusalem, il s'était retiré au delà du Jourdain, « là où Jean avait d'abord baptisé » (Jean X, 40). Mais les Pharisiens le poursuivent dans sa retraite. Ils savent qu'une foule de gens voient en lui le Messie, et qu'il n'aurait qu'un mot à dire,

un signal à donner, pour enflammer les populations. Se plaçant à un point de vue essentiellement politique, ils doivent s'étonner de ses lenteurs : que tarde-t-il à se mettre à la tête de ses partisans et à se faire proclamer Roi dans la Cité de David?...

Pressés par leur haine, retenus par la crainte du peuple, ils sont dans un pénible état d'incertitude, impatients d'en finir. Déjà à la Dédicace, ils lui avaient dit : « Jusques à quand nous laisseras-tu en suspens ? Si tu es le Christ, dis-le nous franchement » (Jean x, 24). Et maintenant qu'il semble de nouveau quitter la ville sainte, pour s'établir à peu de distance, comme pour veiller aux portes de la Judée, ils sont anxieux de connaître ses projets. La question qu'ils lui posent : « Quand viendra le Royaume de Dieu ? » (Luc xvii, 20), est une façon détournée de lui faire avouer son programme.

Sa réponse dut leur causer un profond désappointement et augmenter leur perplexité. Battant en brèche le matérialisme de leurs représentations religieuses, il proclame la nature *spirituelle* du royaume de Dieu. Ce royaume ne consiste pas dans des institutions extérieures se manifestant avec éclat ; il n'est point assujetti aux lois de l'espace, il n'est pas « localisé » dans un endroit plutôt que dans un autre ; il est par essence une disposition intérieure, une attitude morale, ou, si l'on préfère, un *état d'âme :* « Voici, le royaume de Dieu est au-dedans de vous ».

Sans le contexte, on pourrait aussi traduire : « Le royaume de Dieu est *au milieu de vous* » ; à votre insu, il est déjà là, présent, à savoir en la personne de Jésus-Christ. Ainsi traduisent Stapfer et Crampon, mais à tort, selon nous ; car, dans ce cas, le royaume de Dieu serait « localisé », et l'on pourrait dire : il est ici, près du Jourdain ; l'an dernier, il était en Galilée, hier à Jérusalem. Cette manière de voir contredirait précisément la pensée que Jésus exprimait en cet instant. Au reste, on a la preuve que les premiers chrétiens entendaient cette parole comme nous. Saint Hippolyte, évêque d'Ostie vers l'an 180, y fait allusion dans son grand ouvrage des *Philosophoumena* (v, 7), en disant que le royaume des cieux « doit être cherché au dedans de l'homme ».

Est-ce à dire que le royaume messianique sera toujours voilé aux regards? A ce compte-là, les pauvres disciples, qui écoutaient avidement cet entretien, verraient crouler leurs plus chères espérances. Aussi le Seigneur se tourne-t-il vers eux pour les rassurer,

et, à la fois, pour les prémunir : « Des jours viendront, leur dit-il, où vous désirerez voir un des jours du Fils de l'homme, et vous ne le verrez point. On vous dira : il est ici, ou : il est là. N'y allez pas, ne courez pas après ! Car, comme l'éclair resplendit et brille d'une extrémité du ciel à l'autre, ainsi en sera-t-il du Fils de l'homme en son jour » (Luc XVII, 22-24).

Longtemps encore, trop longtemps au gré du « petit troupeau », le royaume de Dieu sera caché au monde comme le levain dans la pâte, et poursuivra silencieusement son œuvre au fond des cœurs. Et quand sonnera l'heure de sa manifestation éclatante, il n'y aura plus besoin de s'informer à son sujet, de demander s'il est ici ou s'il est là... Car, comme l'éclair illumine d'un seul coup toutes les régions de l'espace, ainsi le Fils de l'homme, « en son jour », apparaîtra simultanément à toutes les créatures de l'univers dans la plénitude de sa gloire. « Mais il faut auparavant qu'il souffre beaucoup et soit rejeté par cette génération. » La victoire définitive et solennelle, le dernier acte du drame est encore dans le lointain ; l'avenir prochain, imminent, c'est la passion et la mort du Messie.

Tels sont les deux aspects du Royaume de Dieu. Ils n'altèrent en rien son unité, puisqu'il ne s'agit pas de deux *faces* parallèles et concurrentes, mais de deux *phases* successives et continues de la même histoire : l'une, celle de sa croissance séculaire, spirituelle, où il n'est visible que par ses effets ; l'autre, celle de son épanouissement final dans la gloire.

Après cela, peut-on lui supposer encore un troisième aspect? Beaucoup de chrétiens le pensent, estimant que le terme « royaume des cieux », si fréquent dans les évangiles, ne peut signifier autre chose que le divin royaume de l'Au-delà, c'est-à-dire le *Ciel*. Pourtant, ils se trompent ; car, dans nos évangiles, les deux formules « royaume des cieux » et « royaume de Dieu » sont synonymes et désignent couramment le même objet (Mat. IV, 17 ; Marc I, 15). Si Matthieu, écrivant pour les Juifs, a une évidente prédilection pour la première formule, c'est sans doute par opposition à leurs vues charnelles, et pour marquer nettement que le royaume du Messie, céleste par ses origines et ses fins, n'a rien de commun avec la politique : « Mon règne n'est pas de ce monde ! »

Certes, Dieu a son trône dans les cieux, et des myriades d'anges l'adorent. Mais ce royaume « transcendant » n'est pas sujet aux

vicissitudes temporelles, il est immuable et parfait ; tandis que celui de Jésus, fondé sur la terre, n'existe encore que virtuellement ; il se fait, il *devient*, se réalise graduellement par voie de persuasion et par l'activité de ses témoins, animés de l'Esprit de leur Maître : « Ton règne vienne ! »

On ne peut nier que, d'après le Nouveau Testament, l'économie actuelle ou « siècle présent », ne forme un *tout*, au point de vue du temps comme à celui de l'espace, et que l'ouverture du « siècle à venir » ou éternité, n'ait pour condition et pour signal la fin du monde et le jugement universel. Il s'ensuit que, pour arriver à une notion adéquate du Royaume et maintenir son unité, la question préjudicielle à trancher tout d'abord, est celle de la survivance consciente des *individus ;* le point capital est de résoudre le problème de la *mort*. Qu'est-elle, au fond?

Si elle est une nécessité naturelle imposée à tous les êtres vivants, y compris l'homme, il n'y a pas de raison pour que ce dernier lui survive, privé de tous ses organes... à moins d'une intervention victorieuse du Tout-Puissant sur le cours naturel des choses. Mais alors, cette désagrégation finale de la personne humaine faite à l'image de Dieu, ne pourrait être que le résultat d'une désobéissance, la punition collective d'une race déchue. Autrement, il ne resterait plus qu'à voir en elle un désordre inouï, imputable à l'« impotence » divine, une défaite du Créateur ; et, dans ce cas, le « ver de terre » que nous sommes aurait l'outrecuidance de prétendre s'en tirer par lui-même et réussir, là où la Providence aurait échoué?...

En réalité, nous n'avons aucun moyen de sonder ce mystère, si ce n'est en « sondant les Ecritures », la Révélation dont Jésus est le centre lumineux. « Hors de lui, comme l'a dit Pascal, nous ne savons ce que c'est, ni que notre vie, ni que notre mort. »

Il serait hautement souhaitable que les théologiens consentissent enfin à serrer de plus près son enseignement sur l'état d'outre-tombe, à étudier la question sans arrière-pensée et sous toutes ses faces. Ils verraient alors, non sans surprise peut-être, que, touchant à tout, elle forme un des nœuds vitaux du dogme chrétien (1). Mais, qu'ils s'arment de patience et de courage !

L'un d'eux m'écrivait récemment : « L'idée du sommeil des

(1) Voir mon volume : *L'état des morts d'après la Bible* (Lausanne, 1910).

morts est une thèse qui vous est chère, *à vous personnellement*, mais qui est une pure hypothèse. » — C'est une fin de non-recevoir. En science, les hypothèses d'aujourd'hui sont souvent les vérités de demain, parce qu'on se donne la peine de les examiner sérieusement. Comme si j'avais inventé celle-là, pour mon plaisir ! Ah ! si on l'avait réfutée, non par des boutades, mais par des raisons valables, à quoi j'étais prêt à souscrire, que d'ennuis et de déboires j'eusse évités, outre la froideur du public religieux et la conspiration du silence autour de mes ouvrages !... Mais, avais-je le droit de taire ma conviction, fondée uniquement sur l'autorité de Celui qui a dit : « Je suis le chemin, la vérité et la vie »? J'ai préféré m'en tenir à la maxime : « Fais ce que dois, advienne que pourra ! »

Quelqu'un (un chrétien, hélas) me faisait un jour cette objection : « Personne n'est revenu de l'autre monde pour nous apprendre ce qui s'y passe ! » — L'argument est plutôt en ma faveur : si « personne » parmi nos semblables (à part Moïse et Elie) n'est vivant dans l'autre monde, est-il étonnant qu'on n'en revienne pas ?... Mais, pardon, quelqu'un en est revenu : c'est Jésus-Christ. En revoyant ses disciples, leur a-t-il dit peut-être : « Mes bons amis, comme je me suis trompé ! Sachez que la vraie humanité remplit l'autre monde, mille fois plus nombreuse et plus vivante que celle qui végète ici-bas... C'est là-haut que mon œuvre eût été opportune, plutôt que sur la terre ! »

Non, il ne leur a rien dit de pareil. Il leur a confirmé solennellement toutes ses paroles antérieures, et ils ont pu se fier à son témoignage, ferme et identique toujours. Il les a lancés à la conquête du monde, en leur prédisant des persécutions et des luttes de tout genre ; mais il ne leur a jamais promis qu'immédiatement après leur martyre, ils entreraient dans la gloire.

Quand Simon Pierre, anxieux de leur avenir, lui demande : « Et nous, qui avons tout quitté pour te suivre, que nous arrivera-t-il ? » il ne leur répond pas, comme c'eût été si simple : « Vous irez droit au Ciel après la mort ! » — mais : « Au jour de la palingénésie universelle, vous serez assis sur des trônes, jugeant les douze tribus d'Israël » (Mat. XIX, 28). Pour les consoler, il les renvoie à la fin du monde ! Et ce n'est qu'en ce jour-là, proche ou lointain, quand il sera assis sur son trône pour juger les vivants et les morts, qu'il dira à ses élus : « Venez, les bénis de mon Père,

possédez en héritage le royaume qui vous a été préparé dès la fondation du monde » (Mat. xxv, 34).

De plus, cette même perspective, il la leur avait déjà dévoilée (Jean v, 28-29), en confirmant la prédiction de Daniel (xii, 2) sur ceux qui *dorment dans la poussière de la terre et se réveilleront* au terme des jours.

*
* *

Telle fut la foi des chrétiens primitifs jusque vers la fin du second siècle. En 190, faisant mention des apôtres Philippe et Jean, ensevelis en Asie-Mineure (l'un à Hiérapolis, l'autre à Ephèse), Polycrate, évêque d'Ephèse, écrivait à Victor de Rome : « Ces grands astres se sont endormis en Asie et y ressusciteront au jour de la Parousie » (1).

Toutefois, longtemps avant cette date, des doutes inquiétants se glissèrent çà et là dans les esprits. Tous les apôtres ayant disparu, l'Eglise se sentit doublement orpheline. Un sourd malaise, une vague de lassitude envahissait certains milieux chrétiens. Les années s'écoulaient, les générations passaient, sans que rien ne parût à l'horizon pour combler l'espoir des fidèles. Le but vers lequel tendaient leurs désirs semblait fuir devant eux comme un mirage. Et le moment vint — Jésus l'avait prédit — où ils soupirèrent vainement après une manifestation visible de sa Présence... La *Parousie !* Peut-on encore y croire? se disaient-ils. « Depuis que nos pères (les apôtres) se sont endormis, toutes choses demeurent dans le même état » (2 Pierre, iii, 4). Et l'auteur inconnu qui a recueilli leurs plaintes, prend la plume pour relever leur courage et les exhorter à la patience, en leur adressant un vigoureux *Sursum corda !* — qui n'eut guère, semble-t-il, d'effet durable.

Alors, au contact de la culture gréco-romaine, il se produisit bientôt un changement radical dans l'orientation de la pensée chrétienne. Partagée en un double courant, elle scinda la notion du Royaume de Dieu en deux directions divergentes, et, pour ainsi parler, le coupa en deux provinces séparées par un abîme : le royaume d'*outre-tombe*, où sont censés vivre les morts, et le royaume *messianique*, qui poursuit péniblement sa marche ici-bas. L'axe du christianisme était faussé, l'unité du Royaume brisée ; et l'on pouvait se demander si la sentence que Jésus avait un jour

(1) Eusèbe, *Hist. Eccles.*, 5 : 24 (comp. 3 : 31).

prononcée sur l'empire des ténèbres : « Tout royaume divisé contre lui-même ne pourra subsister » (Marc III, 24) n'allait pas se retourner contre lui et s'exécuter à ses dépens.

Cette rupture d'équilibre devait avoir les plus fâcheuses conséquences. C'était le renversement de l'économie évangélique qui, par la flétrissure de la *mort*, « salaire du péché » et destruction des coupables, humiliait l'homme et crucifiait son orgueil, mais pour le convier à la repentance et le sauver par pure grâce, en le « ressuscitant au dernier jour », une fois accompli le temps des nations. Au lieu de cela, il en viendra désormais à se dresser, comme *individu*, au-dessus de l'espèce dont il est membre, à s'arroger des privilèges qui le détachent d'elle ; et à se désintéresser de l'avenir du monde, pour se draper fièrement dans sa dignité d'Immortel !

Et comment l'en blâmer, quand on ne voit dans la race qu'un moyen « physique » de produire des êtres complets par eux-mêmes, dont le bonheur particulier prime tout ? La société terrestre, qui évolue depuis des milliers d'années, ira son train longtemps encore, et ses destinées, bonnes ou mauvaises, ont perdu leur importance, auprès de l'Eternité qui s'approche... La vie est courte, le temps presse, les mortels se hâtent vers le délogement. Pour eux, la grande affaire n'est-elle pas de songer à leur salut, de s'assurer de bonnes places là-haut?

Ceux-là mêmes qui ne croient pas en Dieu trouveront leur avantage à penser que le trépas n'est plus un terme, mais une libération, et qu'ils continueront à vivre indéfiniment dans une autre sphère, tout en conservant les mêmes dispositions intérieures, les mêmes habitudes mentales. Que s'ils ont un idéal élevé, rien ne les empêchera — du moins ils s'en flattent — d'y tendre par leurs propres efforts et de progresser dans la connaissance et dans la vertu, d'autant plus qu'ils seront délivrés des entraves de la chair. N'a-t-on pas vu de nos jours des savants matérialistes se convertir au spiritisme, sans en être plus religieux ni plus chrétiens? Changement d'opinion plutôt que réveil de conscience ; « conversion » des idées, non du cœur !

Voilà pourquoi, dans son égoïsme inconscient, impatiente de goûter sans délai la félicité céleste, la chrétienté se laissera absorber par les préoccupations d'outre-tombe et oubliera de plus en plus qu'elle doit être « le sel de la terre et la lumière du monde ».

Il est vrai que l'Eglise catholique, par la forte organisation de sa discipline et de sa hiérarchie, a su se mettre en garde contre les excès de l'individualisme. Mais, à quel prix ! Elle s'est installée ici-bas comme une puissance mondaine où « la force prime le droit », et qu'elle a identifiée avec le Royaume de Dieu ; elle a usurpé le rôle de Médiatrice indispensable du salut, supprimé les dissidences par tous les moyens, y compris le fer et le feu, étouffé les consciences, et violé sans scrupule la recommandation apostolique : « N'éteignez point l'Esprit ! » (1 Thess. v, 19).

Et ce n'est pas tout. Exploitant à son profit le sentiment religieux, elle a fait jouer tour à tour les terreurs de l'enfer et les indulgences, les fêtes théâtrales et les pénitences, les épreuves du purgatoire et les messes pour les morts ; et, par cet habile mélange d'excitants, elle a pu assouvir les besoins morbides des âmes pieuses, sans apaiser leur soif légitime de pardon et de certitude.

Il en fut tout autrement dans le protestantisme, surtout dans nos Eglises réformées. En proclamant le Christ seul et unique Médiateur, et la Bible norme souveraine de la foi sous la direction du Saint-Esprit, Calvin a rétabli le « sacerdoce universel » des croyants, leur relation directe et filiale avec Dieu, et, en leur rendant leur autonomie spirituelle, il les a affranchis de tout joug humain. C'est ainsi que, sans le savoir, il est devenu le Père des libertés modernes, le restaurateur des droits sacrés de l'individu. N'est-ce pas sous l'influence de sa doctrine qu'on a vu surgir les caractères les mieux trempés de l'histoire, Puritains et Huguenots?...

Et qu'on ne m'oppose pas son long traité contre l'idée du sommeil des morts, cette œuvre de jeunesse, à la fois passionnée et filandreuse ! Je vénère notre grand Réformateur presque à l'égal de Moïse ; mais, franchement, qu'on me pardonne ! Calvin écrivant sa *Psychopannychie*, il me semble que c'est... « Moïse tuant l'Egyptien », se trompant de méthode et entrant dans la lice prématurément, avant l'appel de Dieu ! Si, pour cette question, au lieu de s'arrêter à saint Augustin, il était remonté hardiment au christianisme primitif, il eût peut-être remis en honneur le principe de *solidarité* universelle et remédié par avance aux hypertrophies du *moi* individuel, qui sont le point vulnérable de notre Confession.

Voyez, en effet, l'histoire du protestantisme. A côté du courant normal, qui sauvegarde l'unité du Royaume de Dieu par le juste

équilibre de l'autorité et de la liberté, il y a deux courants centrifuges qui ne peuvent aboutir qu'à son démembrement : l'un, en matière ecclésiastique, l'autre en matière théologique. Or, dans les deux sens, le protestantisme contemporain nous offre le spectacle des débordements du subjectivisme. Et qu'est-ce que le *subjectivisme*? C'est l'individualisme poussé à l'extrême et privé de ses contrepoids nécessaires : l'élément *collectif* ou social, s'il s'agit du « corps de Christ », qui est l'Eglise ; et l'élément *objectif* ou doctrinal, s'il s'agit du « fait chrétien » fondement du Royaume.

Notre Confession réformée, on peut le dire à son actif... et à son passif, est d'une fécondité prodigieuse. Elle a engendré une multitude de sectes, et on les voit pulluler aujourd'hui plus que jamais. Il suffit que des personnages à la volonté énergique (hommes ou femmes) jouissent d'un certain prestige sur les esprits faibles et d'une confiance illimitée en eux-mêmes, pour qu'ils se donnent les allures de chefs de file, de « papes au petit pied », et se sentent prédestinés à fonder de nouvelles Eglises, dont chacune, bien entendu, se croit seule en possession de la vérité. Faute de vues d'ensemble et d'une saine méthode exégétique, dominées par une idée fixe, elles prennent pour drapeau tel point secondaire de doctrine, vrai en soi peut-être, mais qu'elles transforment en erreur, à force d'en exagérer la portée : le *tout* en est obscurci plutôt qu'éclairé.

Morcellement déplorable, qui affaiblit notre cause et discrédite nos croyances ! (1). Il faut être juste, cependant. La plupart des sectes ont laissé intacts les principaux articles du *Credo*, grâce au religieux respect de nos communautés pour la « Parole de Dieu ».

Mais il y a l'autre courant néfaste. Quand la valeur normative de l'Ecriture sainte eût été ébranlée par le merveilleux progrès des connaissances physiques, et que la science fut tenue dans les milieux intellectuels pour la seule *autorité* objective, même en religion, ce fut le tour de la théologie de subir les ravages du subjectivisme.

Avec lui, pas d'autre Révélation que celle qui a lieu dans la conscience, pas d'autre Surnaturel que l'action intime de Dieu dans les âmes, pas de chute originelle, pas d'incarnation, pas de

(1) Il est des séparations nécessaires. Fils d'un des pasteurs démissionnaires de 1845, qui fondèrent l'Eglise libre du canton de Vaud, je ne puis l'oublier.

rédemption (= rachat), pas de résurrection corporelle, pas de glorieux retour du Christ, pas de jugement universel... De grâce, que reste-t-il? Les termes bibliques sont conservés peut-être, mais à titre de purs symboles d'idées spirituelles. C'est un nivellement général, comme si un rouleau compresseur avait passé par là!

Ah ! la critique négative s'en est donné à cœur joie, attaquant l'histoire sainte, pulvérisant les miracles, triturant les évangiles, si bien que le noble Amiel, empruntant les paroles de Marie-Madeleine, écrivait déjà dans son *Journal:* « Ils ont enlevé mon Seigneur, et je ne sais où ils l'ont mis ! » — que Paul Stapfer, le littérateur connu, avouait l'impossibilité de savoir, d'après la critique, « ce que Jésus a été, ni ce qu'il a dit, ni ce qu'il a fait ! » — et que des savants incrédules en ont conclu très sérieusement que « Jésus n'a jamais existé ! »

Et ce qu'il y a de plus extraordinaire — tant l'atmosphère ambiante est troublée, — c'est que nos négateurs protestants ne se posent plus en adversaires de la religion : ce sont, paraît-il, des chrétiens sincères, des disciples de Jésus, qu'ils veulent aimer et servir. Heureusement pour nous (et pour eux, dont les traditions de piété n'ont pas d'autre source), le grand Réveil religieux d'il y a cent ans avait rallumé le divin flambeau, replacé le pur Evangile sur le chandelier et ranimé la foi dans nos Eglises. Il a même cimenté leur union par la fondation de l'*Alliance évangélique* universelle, qui tint ses premières assises à Londres en 1851 ; et c'est à lui que l'œuvre des Missions en pays païens a dû sa magnifique expansion au dix-neuvième siècle.

* * *

Dans une conférence faite à Genève le 6 décembre 1925, sur ce sujet : *Individualisme et démocratie*, M. le professeur Chamorel, de Lausanne, comparant l'individualisme de Vinet et la thèse de Charles Secrétan sur la réalité substantielle de l'espèce, a montré dans la jonction des deux points de vue l'expression totale de la vérité. Il a sans doute raison... Mais, ajouterai-je, pour être complète et viable, la thèse de notre grand philosophe vaudois implique logiquement que, jusqu'au terme de l'économie présente, l'individu séparé de la race n'a pas d'existence propre et ne saurait être *vivant*... après avoir cessé de vivre. Elle présuppose donc

l'*inconscience* des trépassés, — doctrine admise, non seulement par Louis Gaussen et Louis Burnier, ces pères du Réveil, mais, sauf erreur, par Vinet lui-même, dont voici la pensée :

« Que l'âme ne soit jamais sans le corps, et que leur union indissoluble soit une condition essentielle, un caractère éternellement ineffaçable de la nature humaine, nous n'en faisons nul doute, et nous en avons pour garant l'Evangile lui-même, qui ne parle point de l'immortalité de l'âme, comme font les philosophes, mais de la résurrection de la chair ». (*Etudes évangéliques*, Paris 1847, p. 395).

On nous objecte que plusieurs passages de l'Ecriture sont contraires à cette théorie... Mais on s'appuie presque toujours sur des textes obscurs, ou mal interprétés, ou suspects. Et même s'ils avaient le sens qu'on leur donne, l'argument ne porterait pas, car l'exégèse « atomistique » ne peut fonder une doctrine, et quelques textes isolés ne sauraient prévaloir contre le grand courant de la Révélation. Ce n'est pas à des *remous* latéraux et accidentels qu'on juge du cours d'un fleuve ; mais aux vastes ondes qui l'entraînent vers la mer.

Pour ma part, je ne vois qu'un seul texte (W. Petavel-Olliff me l'avait déjà signalé) qu'on puisse à la rigueur appeler décisif, — au moins en apparence. Il se lit dans Matthieu : « Ne craignez pas ceux qui tuent le corps, mais qui ne peuvent tuer l'âme » (x, 28). Voilà qui est clair. On ne peut *tuer* l'âme : donc, elle est immortelle ! Ne dirait-on pas le langage d'un platonicien ou d'un stoïcien de la belle époque? Et Jésus aurait parlé de la sorte? J'en serais bien surpris, et j'ai de bonnes raisons pour en douter. Faisons un peu de critique, non pas négative, mais positive, c'est-à-dire « conforme à l'analogie de la foi » (Rom. XII, 6).

Remarquons d'abord que le mot grec *psuché*, qui signifie *âme* — comme nos versions le rendent ici, — elles le traduisent un peu plus loin par *vie* (Mat. x, 39 ; XVI, 25). Et je ne puis les en blâmer, étant donnée notre mentalité actuelle ; car que dirait-on d'un pasteur prêchant sur ce texte littéral : « Celui qui voudra sauver son *âme* la perdra » ! Il ferait scandale. Eh bien, pour être conséquents, essayons de traduire de même le premier texte : « Ne craignez pas ceux qui tuent le corps, mais qui ne peuvent... tuer la *vie* » ! On tomberait dans l'absurde. On est donc obligé, pour éviter les contre-sens, de rendre le mot *psuché* tantôt d'une

façon, tantôt d'une autre. Et, le plus souvent, on ne saurait le traduire par *âme* sans choquer nos idées. Qu'on en juge par ces textes du quatrième évangile :

« Le bon Berger donne son *âme* pour ses brebis » (x, 11). «Celui qui aime son *âme* la perdra » (xii, 25). Pierre dit à Jésus : « Je donnerai mon *âme* pour toi ! » (xiii, 37). Jésus dit : « Il n'y a pas de plus grand amour que de donner son *âme* pour ses amis » (xv, 13).

On se demande d'où proviennent ces anomalies? Evidemment du fait que, dans la conception biblique, la *vie* et l'*âme (anima)* sont une seule et même chose, tandis que, pour la chrétienté, elles diffèrent tellement que l'une meurt... et l'autre pas ! Donc, il serait inconcevable que notre divin Maître eût prononcé telle quelle la parole de Mat. x, 28, car il se serait contredit à plusieurs reprises, et déjà dans ce même chapitre, quand il déclare : « Celui qui aura perdu son *âme* à cause de moi, la retrouvera » (x, 39). Si l'on peut, comme les martyrs, *perdre son âme à cause du Christ*, il est certain que les méchants peuvent la *tuer*.

Comment le premier évangile a-t-il pu commettre une telle méprise? Je l'ignore. Peut-être le texte primitif, écrit en araméen, indiquait-il, non l'*âme*, mais l'*esprit* (grec : *pneuma*), lequel, selon la Bible, « retourne à Dieu, qui l'a donné ». Il peut subsister à l'état latent, virtuel, inconscient : il ne peut être *tué*. Jésus sur la croix dit à son Père : « Je remets mon *esprit* entre tes mains. » Et Etienne mourant : « Seigneur Jésus, reçois mon *esprit*. » Mais cette trichotomie : « l'esprit, l'âme et le corps », si familière au Nouveau Testament n'avait pas cours chez les Grecs. Il n'y avait pour eux que deux facteurs en présence, le corps et l'âme, opposés l'un à l'autre, et le traducteur grec aura cru bien faire, se rendre plus intelligible, en parlant de l'âme et non de l'esprit.

Ce qui importe davantage, serait de connaître la teneur exacte de la déclaration de Jésus. Comment y parvenir? Par l'examen comparatif des synoptiques. Les discours du Seigneur n'ont pas été sténographiés, mais recueillis par la tradition orale, issue du témoignage des apôtres, et qui renfermait de nombreuses variantes de détail. Consultons le passage parallèle de Luc (xii, 4-5), et soulignons la différence. Il s'exprime en ces termes, à la fois plus complets et plus précis : « *Je vous dis, à vous qui êtes mes amis :* Ne craignez pas ceux qui tuent le corps, *mais qui, après cela, ne peuvent rien faire de plus...* » — Ici, nous sommes dans le vrai : il n'est

plus question de l'*âme*. Cette parole du Maître ne s'adresse point à tous les hommes, mais « à ses amis », à ses fidèles, et en voici le sens :

« Ne soyez pas comme les gens du monde, qui, ne vivant que pour la terre, ont tout à craindre de ceux qui tuent le corps. Mais vous, qui croyez en moi, vous n'avez rien à craindre ; car vos persécuteurs ne peuvent empêcher qu'il n'y ait un jour la résurrection des morts et le jugement dernier. » C'est pourquoi il ajoute : « Mais je vous montrerai qui vous devez craindre : craignez Celui qui, après avoir ôté la vie, a le pouvoir de jeter dans la géhenne. Oui, je vous le dis, c'est celui-là que vous devez craindre ! »

Ainsi entendue, la déclaration de Jésus porte en soi le cachet de son authenticité.

A cette doctrine de l'inconscience des morts, enseignée par la Bible entière, en parfait accord avec la psychologie expérimentale, affirmant que « le physique et le psychique sont indivisibles », pourquoi les chrétiens actuels se montrent-ils si réfractaires? Est-ce parce qu'ils rejettent les dogmes et leur substituent les effusions d'un mysticisme plus ou moins vague ou fervent? Est-ce parce qu'ils préfèrent à la métaphysique les fioritures d'une imagination exaltée, dépeignant le « frémissement d'ailes » de l'âme humaine qui, à l'instant de la mort, se dégage des liens de la chair pour s'envoler vers l'infini?...

Non, ce qui leur répugne par-dessus tout, semble-t-il, c'est cette longue *attente* dans le sommeil du tombeau. Impression toute subjective ! Ils n'auront pas à « attendre » du tout. Pratiquement, le résultat sera le même que dans l'opinion traditionnelle, puisqu'il n'y a pas de « durée » dans l'inconscience et qu'à l'heure du réveil final, il nous semblera que nous venons de mourir. De sorte qu'en expirant le croyant peut se dire : avant même que j'aie eu le temps d'y penser, j'assisterai à la Parousie et je verrai mon Sauveur face à face ! Ainsi, le martyr Etienne a vu le Christ glorifié, non pas « assis » à la droite de Dieu, mais *debout*, prêt à venir sur les nuées... C'est ce qu'il verra au « dernier jour », lequel se confondra avec son dernier jour à lui, les deux visions n'en faisant qu'une.

En somme, voici ma thèse : C'est le *dualisme grec* du corps et de l'âme, inculqué à la chrétienté par les Pères de l'Eglise, qui est la principale cause des déviations croissantes du catholicisme et du désarroi théologique de notre temps.

Personne n'admire plus que moi la « sagesse » classique des anciens Grecs. (Voir mon article : *Le surhomme, d'après un texte d'Aristote et de saint Paul*, dans le « Journal religieux » du 11 juillet 1914). Pour ce peuple artiste et philosophe, que ne troublait guère le sentiment du péché ni le souci des malheureux, mais dont la *raison*, jointe à l'imagination créatrice, a inventé les mathématiques, sondé les secrets de l'univers et produit tant de chefs-d'œuvre, il était assez naturel que cette faculté géniale lui parût planer au-dessus du monde sensible, rendre l'homme presque égal aux dieux et participant de leur immortalité... Mais c'était de l'intellectualisme, de l'idéologie, inapte à édifier le royaume des cieux sur la terre.

L'esprit chrétien est d'un autre ordre. Emanant de la source éternelle où la sainteté est unie à l'amour, il se plaît avec les humbles, les petits, les chétifs ; il se penche sur tous les blessés de la vie pour panser leurs plaies, les consoler, les guérir ; il a pitié des misérables que le vice dégrade et consume, et il leur tend la main pour les ramener à la santé morale et au bonheur. S'il nous élève au plus haut idéal qu'on puisse concevoir, c'est qu'il est d'abord descendu dans nos bas-fonds de ténèbres pour nous en sortir ! Le Christ n'eût jamais « mis en évidence la vie et l'immortalité par l'Evangile » (2 Tim. I, 10), s'il n'était, au préalable, « mort pour nos offenses et ressuscité pour notre justification » (Rom. IV, 25).

On essaie encore çà et là de prouver l'immortalité de l'âme. On allègue, par exemple, que « si la personne conserve son identité malgré la transformation incessante de tous les tissus dont se compose le corps, c'est qu'elle a quelque chose d'immatériel », — et que « si le sommeil ni l'évanouissement ne peuvent détruire l'individualité, c'est qu'elle est indépendante du corps » (*Le Messager de la Nouvelle Eglise*, mars 1925, p. 69). Or, tout cela peut s'appliquer aux animaux ! Eux aussi ont une *âme*, un principe immatériel qui persiste à travers toutes les métamorphoses. Sont-ils peut-être immortels?... L'homme, lui, le serait à coup sûr, s'il n'avait, en quelque sorte... perdu l'*Esprit !* On le voit, la démonstration échoue en dépassant le but.

Mais, à quoi bon des preuves? Le *sentiment* suffit, pense-t-on ailleurs. Dans les *Réflexions d'un solitaire*, par Grétry, ne lit-on pas cet aveu : « J'espère avec ferveur l'immortalité des âmes. Si

c'est une erreur, elle me plaît, me fait du bien, et ne nuit à personne. » Voilà qui peint au vif le commun des mortels : pour eux, la vérité n'est pas *ce qui est*, mais ce qui *plaît !* Ah ! la Vérité vraie, « ceux qui la cherchent soigneusement la trouveront » ; mais elle a une grandeur austère qui fait fuir les tièdes. Combien on lui préfère l'erreur souriante, l'illusion flatteuse, qui, en vous charmant, vous berce et vous entraîne... où? vers le gouffre où tourbillonnent les « Illusions perdues » !

Après tout, on s'explique fort bien que, déçue dans son espoir du prochain retour de son Maître, l'Eglise se soit jetée avidement — par compensation — sur le dogme grec de la survivance, et que cette mentalité nouvelle, se durcissant de siècle en siècle par atavisme, ait pesé si lourdement sur les cerveaux jusqu'à nos jours. Ce n'est pourtant pas un motif de s'y obstiner davantage. Mais il faudra sans doute un puissant réveil des consciences, pour ramener au vrai la chrétienté. Combien il serait urgent d'en revenir, je ne dis pas au judaïsme — païen et idolâtre jusqu'à l'exil, — mais à la religion *révélée* fondée par les prophètes au péril de leur vie, et qui fut celle du Christ et de ses premiers témoins !

N'est-il pas significatif que, seule entre tous les livres sacrés de l'Orient, la Bible ait proclamé d'une même voix le pur monothéime et l'inconscience des morts? L'un n'allait pas sans l'autre. Dieu seul est Immortel. Se révolter contre sa loi, c'est se séparer de la Source de la vie, c'est se condamner à périr. « Le salaire du péché, c'est la mort, mais le don de Dieu c'est la vie éternelle par Jésus-Christ notre Seigneur » (Rom. VI, 23).

*
* *

Supposons maintenant que la chrétienté unanime fût demeurée inlassablement fidèle à ce point de vue : que serait-il arrivé? C'en était fait du catholicisme et du purgatoire, du spiritisme et de la théosophie, du rationalisme et de la critique négative ; c'en était fait de l'anarchie doctrinale dont nous souffrons, et que nombre de théologiens déplorent avec nous, en regard de « l'impressionnante cohérence du catholicisme ».

Alors, quel changement ! quelle renaissance ! quelle certitude ! Révélation surnaturelle, salut par la croix, triomphe de l'Evangile sur la terre, futur avènement du Fils de l'homme, tous les

grands faits du christianisme émergent de l'ombre et reparaissent en plein jour. Ces hautes cimes du Royaume, que l'on croyait effondrées, alors qu'elles n'étaient que voilées par nos brouillards, resplendissent à nouveau dans l'azur !

L'orientation du plan rédempteur qui se déroule à travers les âges, a pour point de départ la *chute* originelle, et il semble que des chrétiens qui, avec saint Paul, se sentent « morts dans leurs fautes et dans leurs péchés » ne peuvent manquer d'y croire. Cependant, beaucoup de théologiens repoussent cette doctrine, égarés qu'ils sont par une fausse interprétation des découvertes paléontologiques d'après lesquelles l'homme serait issu de l'animal. Leur raisonnement me paraît incorrect, parce qu'ils déduisent d'une hypothèse encore invérifiable la négation de la seule cause possible d'un fait absolument certain : le péché universel.

L'homme descend du singe? Oui et non. Dans sa structure physiologique, pourquoi pas? C'est toujours d'argile que nous sommes faits ! Mais il ne faut pas prendre la chose dans un sens exclusif et littéral : le *littéralisme* n'est pas plus vrai quand on étudie le livre de la Nature, que lorsqu'on lit la Bible. Entre la race simienne et la nôtre, n'y a-t-il pas un abîme, ou du moins un *saut*, pour employer le mot de M. Bergson? Appelez ce saut brusque de l'évolution créatrice un *miracle*, ou, si vous préférez, une « variation spontanée » — selon la jolie formule imaginée par la science pour ces cas troublants de discontinuité, à votre aise ! Le nom n'y change rien. En tout état de cause, l'homme ne saurait dériver du singe... sans plus, sans cet apport divin qui peut seul faire d'un animal supérieur un être doué de conscience et de liberté, capable d'aimer Dieu et de participer à la vie éternelle.

D'ailleurs, peut-on douter encore de la déchéance du genre humain, quand on a vu les nations les plus civilisées de la *chrétienté* se massacrer impitoyablement durant quatre années, vouer à la mort des dizaines de millions d'hommes par les moyens les plus barbares que le génie du mal ait jamais inventés ; et quand on voit l'immense Russie écrasée sous la terreur de ce bolchévisme, qu'on dirait sorti tout vivant du royaume des ténèbres, pour faire du monde entier un enfer?...

La chute admise, l'histoire sinistre de notre race s'éclaire d'un jour nouveau. Malgré le fracas de la mêlée humaine, tout devient simple, harmonieux, dans la trame des révélations divines ; tout

y est coordonné, logique, homogène. Si les mystères subsistent, nombreux et insondables, il en jaillit des rayons convergeant vers la même fin : notre relèvement, notre salut, notre gloire.

Le problème du *surnaturel* et de ses rapports avec l'ordre naturel a toujours été l'un des plus ardus de la théologie, et l'un des plus controversés. Pourquoi ? Parce qu'il est impossible de fixer entre les deux sphères une exacte limite, et que le milieu où elles se joignent, connu de Dieu seul, échappe à notre analyse rationnelle. La théologie régnante prétend conserver la notion du surnaturel, en la restreignant à l'action spirituelle de Dieu dans les âmes, et elle appelle *miracles* les événements intérieurs ou extérieurs (exaucements, secours inattendus, directions providentielles, que sais-je?) dans lesquels une piété vivante discerne la main de Dieu. Ce n'est plus le rationalisme desséchant d'autrefois ; mais cette terminologie ne prête-t-elle pas aux malentendus, et ne risque-t-elle pas de donner le change aux non-initiés? Le mot « surnaturel » est un terme technique dont le sens est déterminé depuis longtemps par l'usage.

Jusqu'ici, la tradition chrétienne qualifiait de ce nom les interventions spéciales de Dieu *sur la nature*, — cette nature qu'il a créée et dont nous faisons partie, dont il connaît tous les ressorts, qu'il emploie à son gré, mais dont il se passe ou qu'il dépasse à l'occasion, suivant les buts qu'il a en vue. Il ne la viole point, il la sollicite, il la complète, la répare ou l'exalte — au dedans ou au dehors de l'homme — pour notre délivrance. Le miracle est à mes yeux comme une *greffe divine*, insérée dans l'organisme de la nature et s'unissant à elle pour lui faire produire des fruits meilleurs. Les deux agents ne font plus qu'un, et leur *vie* est une synthèse irréductible. Aussi défie-t-elle les recherches de la science, armée de sa loupe ou de son scalpel.

Or, on nous enseigne aujourd'hui qu'il n'y a pas de surnaturel *physique* et que les miracles n'ont rien d'*objectif* : « ils ne sont perceptibles que pour la foi ». On nous laisse encore, et j'en suis heureux, le privilège de nos relations mystiques avec Dieu, ce qui importe le plus, j'en conviens, à la vie intérieure et au salut *individuel*. Mais ce nouveau langage, qui nous permet l'entente fraternelle avec ceux qui le parlent, a-t-il le pur *accent* chrétien? N'est-il pas celui d'étrangers à demi-assimilés, qui bégaient un peu et estropient la divine syntaxe?...

D'après l'Evangile, la croyance aux miracles n'est pas toujours un signe de vraie piété. Elle n'est qu'un degré inférieur de foi et reste sans valeur si elle n'aboutit pas à des fruits spirituels. Que dis-je? Elle aggrave alors la culpabilité des pécheurs, et le Seigneur prononce sur elle des paroles sévères : « Si vous ne voyez des miracles, vous ne croyez point », disait-il aux Juifs. « Malheur à toi, Chorazin, malheur à toi, Bethsaïda, car si les miracles qui ont été faits au milieu de vous eussent été faits dans Tyr et dans Sidon, il y a longtemps que ces villes se seraient repenties. »

Le désaccord est manifeste entre le point de vue qu'on nous propose et les déclarations les plus frappantes du prophète galiléen.

Les novateurs ont « raison dans ce qu'ils affirment, et tort dans ce qu'ils nient », — tort de se laisser éblouir par la science, dont la clarté aveuglante est comme celle du soleil, qui donne tant de relief aux moindres objets d'ici-bas, et nous dérobe les splendeurs du firmament étoilé.

J'admets que le principe de l'*économie des forces*, qui régit la nature, est aussi en vigueur dans l'évolution religieuse de l'humanité, et qu'en vertu de son infinie sagesse Dieu ne fait pas de miracles inutiles. Fidèle à sa propre pensée, il commence toujours par utiliser *ce qui est*, ce qu'il a sous la main. Il se sert volontiers des causes secondes, et ne les déborde qu'à la limite où elles cessent de suffire à ses fins. — En conséquence, Jésus ayant « tout accompli », les miracles ont pu disparaître peu à peu sous l'ère chrétienne, et, dans la règle, être remplacés par la contagion spirituelle de l'Eglise, par l'« extraordinaire » de l'*amour* (Mat. v, 47).

Mais cet aveu ne nous autorise nullement à nier ceux de la période créatrice, de l'histoire évangélique, empreints de tant de noblesse et de grâce, quand on les compare à ceux des évangiles apocryphes, si souvent puérils ou grotesques. Le monde visible et le monde invisible se pénétrant l'un l'autre, il est vain et irrationnel de vouloir établir à la frontière une sorte de *cordon douanier* pour empêcher l'importation du surnaturel.

Et surtout, quand il s'agit d'une race déchue, qui ne pouvait être ravitaillée et sauvée de la mort « qu'à main forte et à bras étendu », prohiber l'intervention de Dieu au sein de la nature, à laquelle nous sommes liés par les racines de notre être, y songez-vous? Ce serait aussi absurde qu'impie ! Ce serait dire à l'E-

ternel : « Tu iras jusque-là et pas plus loin ; il ne t'est pas permis de violer les lois de la nature ! » — tout comme les Pharisiens disaient à Jésus : « Il ne t'est pas permis de faire des miracles le jour du sabbat ! » — Périssent les malades, plutôt que de transgresser la loi du repos, telle que les rabbins l'ont méticuleusement réglementée ! Périsse la race humaine, plutôt que de porter atteinte à l'ordre naturel, tel que les savants le conçoivent dans leur haute sagesse ! (1)

On me dira peut-être : « Il nous reste pourtant ce qui est l'essentiel à vos yeux : les miracles *spirituels ;* ainsi, l'amour de Dieu demeure, et l'action de son Esprit dans les âmes suffit à leur rendre la vie et la paix. » — Oui, comme les fruits suffisent à nourrir, quand on a coupé l'arbre...

*
* *

Si l'intervention spirituelle de Dieu a toujours suffi pour le salut du monde, l'histoire de la Révélation scripturaire, avec ses alternances de soubresauts et d'accalmies, ses jaillissements soudains et ses temps d'arrêt ou de recul, avec ses trois grandes époques miraculeuses (celles de Moïse, Elie, Jésus-Christ) et ses intermittences prolongées, devient une énigme insoluble.

Car, enfin, l'Esprit de Dieu est présent partout et « souffle où il veut ». Il n'est limité ni par le temps ni par l'espace. La création entière baigne dans son sein, et retournerait au néant, sans son *immanence* permanente et efficace. « Esprit, souffle des quatre vents ! » clamait le prophète dans sa vision de l'immense plaine couverte d'ossements (Ezéch. XXXVII, 9).

Les âmes humaines n'ont-elles pas avec lui plus d'affinité que la matière? Qu'est-ce qui l'empêcherait de « besogner » en elles toutes, par une méthode uniforme et universelle? Pourquoi son rayonnement « surnaturel » s'est-il limité aux tribus de Jacob, et ne s'est-il pas étendu aux Grecs, aux Chinois, à tous les peuples? C'était déjà l'objection de J.-J. Rousseau : la partialité de Dieu envers les Juifs était pour lui une pierre d'achoppement.

(1) Tous n'en sont pas là. D'après le célèbre Huxley, nul n'a le droit d'affirmer ce que *doit être* l'ordre naturel, ni de dire *a priori* qu'un événement quelconque, miraculeux ou non, est impossible. Il est vrai qu'il n'était pas théologien, mais libre-penseur.

L'éminent géologue neuchâtelois, Arnold Guyot, estimait que la Palestine était prédestinée par sa position géographique centrale, entre les trois continents d'Asie, d'Afrique et d'Europe, à devenir le théâtre auguste de la Révélation. La remarque est de valeur, mais n'indique pas la raison d'un théâtre spécial. Fallait-il donc « localiser » l'Esprit, assujettir sa liberté d'action à des conditions... *physiques?* Au reste, le particularisme et les « sélections » ne manquent pas non plus en Terre-Sainte.

A quoi bon deux alliances successives, celle de la *loi* et celle de la *grâce?* L'Esprit qui soulevait les prophètes ne pouvait-il souffler autour d'eux avec la même énergie, du moment que c'est lui qui fait tout, « convaincu de péché », convertit, régénère, sanctifie? D'où vient, à la suite de leur héroïque phalange, ce béant hiatus qui sépare l'Ancien Testament du Nouveau? Pourquoi ces quatre siècles durant lesquels l'Eternel n'ouvre pas la bouche et ne suscite aucun témoin inspiré ? Et pourquoi tout à coup, après ce long silence, l'apparition simultanée des deux plus grands prophètes, dont l'un provoque un notable réveil religieux, sans avoir fait aucun miracle (Jean x, 41), tandis que le second, qui en opère d'innombrables durant les trois années de son ministère, meurt sur un bois infâme pour s'être affirmé comme le Christ?

Pour nous, qui saluons dans la croix « l'Arbre de vie » *(ave crux spes unica)*, nous ne sommes pas surpris qu'il ait dû être planté sur un point précis du globe, dans un sol bien labouré, en attendant que ses rameaux couvrissent toutes les nations, pour qu'elles en savourent les fruits... Mais, sans la foi à l'Evangile intégral, nous ne comprenons plus !

L'erreur initiale du « modernisme » protestant est d'avoir méconnu ce mot d'ordre du Royaume de Dieu : la *solidarité*, qui fait de tous les hommes un seul corps dans le péché et la souffrance, dans la mort et dans la rédemption. Il n'a pas compris que, liés à la *race* par les *racines*, les individus ne peuvent être définitivement sauvés que lorsque l'humanité entière sera virtuellement sauvée, et que la race, comme telle, cessera d'exister.

Sans doute, le salut du monde doit commencer *spirituellement* par la conversion des âmes, puisque elles seules sont des personnes, capables de se donner librement à Dieu, et je reconnais que tout être humain qui se repent sérieusement de ses fautes et se confie en la miséricorde divine, peut obtenir gratuitement son pardon,

sans autre expiation que sa douleur morale. Tels, l'enfant prodigue, le péager qui se frappe la poitrine et « s'en retourne justifié dans sa maison », et tant d'autres.

Mais l'exemple le plus probant, ce sont les auteurs des *Psaumes*, qui avaient un si vif sentiment de la présence de Dieu et de sa bonté tutélaire, les Israélites pieux de l'ancienne alliance, qui chantaient le bonheur de l'âme pardonnée... Qu'est-ce à dire ? Etaient-ils *sauvés?* Avaient-ils l'assurance de la vie éternelle? Devenaient-ils des « enfants de Dieu », marqués du sceau de l'adoption par le Saint-Esprit? Si c'était le cas, le Sauveur aurait pu s'épargner la peine de « souffrir pour nous, lui Juste pour nous injustes ».

Et les prophètes? Faisaient-ils exception? Pas davantage, car ce n'est point avant tout pour eux-mêmes qu'ils recevaient « l'onction de l'Esprit », mais dans l'intérêt du Royaume de Dieu. Il faut distinguer entre l'inspiration *charismatique* de ces Voyants, qui, en raison de leur charge *(charisma)*, avaient l'Esprit *sur* eux, et l'inspiration *vitale* des chrétiens, qui ont le Saint-Esprit *en* eux. L'apôtre le dit aux Galates (IV, 6) : « Parce que vous êtes fils, Dieu a envoyé dans vos cœurs l'Esprit de son Fils. »

Aussi bien, les prophètes eux-mêmes, par un divin paradoxe, ont-ils vu dans le don de l'Esprit le trait distinctif de la nouvelle alliance. Ils en ont parlé au futur : « Je mettrai mon Esprit en vous, et je ferai que vous pratiquiez mes lois » (Ezéch. XXXVI, 27). Et la prédiction de Joël : « En ce temps-là, je répandrai mon Esprit sur toute chair », ne s'est réalisée qu'à la Pentecôte, par la fondation de l'Eglise. Pierre l'atteste dans son discours (Act. II). Après quoi, citant ces paroles du Psaume XVI : « Tu ne laisseras pas mon âme au séjour des morts, et tu ne permettras pas que ton Saint voie la corruption », il déclare hautement qu'elles ne s'appliquent point à David mais à la résurrection de Jésus-Christ, attendu que David reste mort et enterré, qu'il « a son sépulcre parmi nous... et n'est pas monté au Ciel ».

Le royaume des cieux a ses saisons, comme la nature. Les ouvriers se succèdent, concourant à la même œuvre avec des tâches différentes. « Les uns sèment, les autres moissonnent », puis, la récolte finie, dit Jésus, « ils se réjouissent ensemble » (Jean IV, 36). La fête inaugurale aura lieu au jour fixé, et l'on s'attend les uns les autres pour former le brillant cortège...

Ils ne sont pas perdus, ils nous ont devancés,

tous ces croyants de l'ancienne et de la nouvelle alliance, maintenant disparus, qui « se reposent de leurs travaux ». C'est la « grande nuée de témoins » (Héb. XII, 1), qui n'ont pas vu encore l'accomplissement des promesses, « afin qu'ils ne parvinssent pas à la perfection *sans nous* » (XI, 40). Et c'est aussi le refrain de Paul : « Tous ensemble, ceux qui sont morts en Christ et nous qui vivrons sur la terre, nous serons enlevés dans les airs à la rencontre du Seigneur » (1 Thess. IV, 17). Car, insiste-t-il, « vous êtes morts, et votre vie est cachée avec Christ en Dieu. Lorsque le Christ, qui est votre vie, paraîtra, alors vous paraîtrez aussi avec lui dans la gloire » (Col. III, 3).

Comme la floraison printanière étale un beau jour sa couronne, après la lente et obscure germination de l'hiver, ainsi le Royaume des cieux, qui s'élabore à l'ombre du mystère, s'achèvera dans une triomphale apothéose.

*
* *

Mais, qu'elle a coûté cher, cette « gloire à venir, qui doit être révélée en nous » : *Dieu n'a point épargné son propre Fils !*

Pour que la *mort*, notre lot commun, ne fût pas la fin de tout, il a fallu que Jésus fût crucifié. Non que Dieu ait exigé, pour apaiser sa colère ou sauvegarder son honneur (comme l'a cru Anselme) la « substitution » d'une innocente victime aux coupables, mais parce que nous avions besoin d'un acte de sauvetage, pareil à celui du héros qui plonge dans l'abîme pour ramener à la vie un naufragé.

Il fallait que sa mort, au lieu d'être naturelle, fût celle que comporte la malédiction du péché : une *expiation* infamante et douloureuse, juridique et solennelle. Et la Providence y a pourvu (ô Dieu saint, avec quelle inflexible rigueur !) jusque dans les moindres détails. Comme le « serpent d'airain » au désert (Jean III, 14), Jésus a *personnifié* le mal et l'a détruit dans son principe : « Il a été fait *péché* pour nous, afin qu'en lui nous devinssions justice de Dieu » (2 Cor. V, 21).

Or, il est évident qu'aucun homme, fût-il saint, ne pouvait suffire à cette tâche, ni un archange du plus haut rang (comme le pensait Arius). Il fallait l'incarnation de Dieu même, en la per-

sonne de son *alter ego*, en qui il se contemple et se retrouve tout entier, parce qu'il est son « image empreinte » ; il fallait l'abnégation de ce « Fils unique et bien-aimé, qu'il possédait par devers lui » (Marc XII, 6), avant de l'envoyer ici-bas, et sans lequel saint Jean n'eût jamais pu dire : *Dieu est amour* (1).

Pour que le courant magnétique circule autour du globe, il faut la distinction des deux pôles. De même, le Saint-Esprit, leur commune substance, va éternellement du *moi* divin actif à son *moi* réfléchi, du Père au Fils et du Fils au Père... Je me sens presque profane d'user d'images physiques pour décrire l'ineffable mystère. Mais il y a tant de gens qui ne voient pas d'où procède la différence entre le Dieu vivant de l'Evangile — vivant parce qu'il aime — et le monothéisme rigide et fataliste des Musulmans ! Il faut bien leur parler en paraboles.

On signalait récemment, comme une sorte d'anachronisme, les « protestants qui tiennent encore à la notion de la *naissance miraculeuse* » ! J'en suis pour ma part, tout en reconnaissant qu'on peut être, *individuellement*, bon chrétien sans y croire. J'en suis, parce qu'il m'est impossible de concevoir autrement la *Parole faite chair*, le Verbe éternel devenu « homme semblable à nous, sauf le péché ».

Divers théologiens veulent bien admettre « l'incarnation... *spirituelle* de Dieu en Jésus-Christ ». C'est déjà quelque chose ; mais cela ne suffit pas, car c'est notre idéal à tous que d'être « remplis de la plénitude de Dieu ». Si Jésus a été un homme comme nous, fils de Joseph et de Marie, enclin au mal comme nous par voie d'hérédité, il a dû pécher et se convertir, être sauvé comme nous... à moins que (selon l'idée de Lobstein), peu après sa naissance, il n'ait été *sanctifié*... sans le savoir, par un miracle du Tout-puissant ! Mais si un fils d'Adam a pu devenir *saint* par ce procédé magique, pourquoi pas d'autres hommes? pourquoi pas tout le monde?... La naissance surnaturelle est décidément plus conforme à l'incorruptible véracité de Dieu et à sa charité suprême.

On nous réplique, enfin, — j'ai lu cela sous la plume de Paul Lobstein — que « c'est faire dépendre le christianisme d'un acte *physique* ». (Encore ce mot fatidique qui fait peur, quoi qu'il sonne faux.) Vraiment ? La naissance serait un acte purement physique ?

(1) Sur la personne et l'œuvre de Jésus, et sur ses rapports avec Dieu, voir mon volume *Jésus et Dieu*. (Genève, 1912. Chez Kündig et chez l'auteur.)

Un acte qui a pour effet l'éclosion d'une personnalité morale faite à l'image de Dieu? Alors, notre vie éternelle dépend aussi d'un acte physique, puisque, sans notre naissance, nous en serions privés à jamais !... Quelle distance entre ce mépris païen du corps et l'idée évangélique de « notre corps, temple du Saint-Esprit » !

Ah ! ne nous payons pas de mots. Ne brisons pas l'unité de l'être humain, l'unité de la race, l'unité du Royaume ! Sachons garder intact le *fait chrétien*, avec tout son réalisme spirituel. Ainsi seulement, le beau texte qui résume le mieux l'Evangile, Jean III, 16, conservera toute sa saveur et sa sublimité : « Dieu a tant aimé le monde qu'il a donné son Fils unique, afin que quiconque croit en lui ne périsse point, mais qu'il ait la vie éternelle. »

Et songeons à l'élan que prendraient partout l'œuvre des Missions et le christianisme social, si tous les chrétiens étaient convaincus que le salut du monde dépend d'eux tous, et leur propre salut... de celui du monde !

ALOYS BERTHOUD.